



Si Saint-Girons m'était conté...

À l'heure où tout s'accélère, nous pensons qu'il était important de rembobiner un peu le fil de la vie pour remonter le temps et se replonger quelques années en arrière à Saint-Girons pour découvrir ou se remémorer le quotidien de ses habitants. Nous avons un rythme de vie effréné et nous oublions parfois l'essentiel.

À travers les témoignages de quelques Saint-gironnais, nous souhaitons transmettre aux habitants, jeunes et moins jeunes, nouveaux arrivants ou familles anciennes, cette trace du passé qui commence à disparaître et rappeler pour certains quelques souvenirs...

Le passé fait ce que nous sommes aujourd'hui. Il ne faut pas l'oublier et il est de notre devoir de montrer aux futures générations d'où nous venons pour mieux apprécier ce que nous avons aujourd'hui.

Nous sommes donc allés à la rencontre de Roland (87 ans) et Jeannot (79 ans) qui ont bien voulu se replonger dans le passé pour nous conter quelques anecdotes et autres souvenirs concernant Saint-Girons et ses habitants... Nous les remercions chaleureusement pour leur participation.

Saint-Girons, village de métayers



Saint-Girons, à l'époque, était un petit village de métayers. Les métayers étaient ceux qui travaillaient aux champs et qui partageaient leur récolte. Ils étaient courageux à l'époque. Par exemple, l'ouvrier qui avait servi de manœuvre, de maçon, s'était marié et avait pris une exploitation. Il n'avait aucun souci car le patron lui avait fourni la terre, la maison, les vaches pour travailler. Mais après, il fallait partager la production

des vaches, les récoltes et le pauvre, il ne lui restait pas grand-chose ! Mais le propriétaire payait les charges sociales, ce permettait aux métayers d'avoir droit à une retraite. Cela leur permettait également d'avoir en fin de carrière plus de sous et de pouvoir d'achat que durant leur vie de travail. Roland se rappelle avoir entendu un jour dire par l'un d'eux retraité : « Quand j'avais faim, je n'avais pas de quoi manger, et maintenant je n'ai plus faim ». C'est donc à la retraite qu'ils avaient plus de sous. Encore, aujourd'hui, il y a des personnes qui travaillent et qui n'arrivent pas à gagner leur vie.

Les métayers déménageaient souvent pour un oui ou pour un non. En fait, le propriétaire des terres les virait tout simplement, ce qui par conséquent entraînait le changement de voisin. On voyait donc arriver des gens nouveaux. Chaque fois que des gens nouveaux arrivaient, ils faisaient le tour des voisins et ils les invitaient à partager un repas. C'est ce qu'on appelait la « mudère ».

Les habitants des communes rurales n'étaient pas fortunés mais vivaient et travaillaient en communauté. La plupart agriculteurs métayers partageaient la récolte avec le propriétaire soit à la tierce (2 sillons pour le métayer, 1 pour le patron) soit à la cinquette (3 sillons pour le métayer, 2 sillons pour le patron). Certains avaient des conditions plus strictes que d'autres, surtout après le jugement du tribunal. Quand la guerre 39/45 est arrivée, un homme a adhéré au parti communiste. Il a insisté auprès de tous les métayers pour que ceux-ci ne partagent plus le fruit de leur labeur. Il leur promet que la terre serait à eux. Mais au final, quand la guerre fut finie, ils sont passés en justice et ils n'eurent pas gain de cause.

Chez Dartiquelongue, au cassouret, il y avait un fermier qui avait démarré chez Laplace de Tilh puis au cassouret. Il a toujours partagé ses récoltes. Après la guerre, les conditions étaient 1 sillon pour le patron et 2 pour le fermier tandis qu'au Puyoc, chez Gaits, c'était la cinquette. Les fermiers étaient rares car il y en avait peu qui possédaient du cheptel vif et du cheptel mort. C'était la vie d'alors.

Avec l'arrivée des tracteurs, le travail se faisait plus facilement et plus rapidement mais l'entraide a malgré tout continué pendant quelques temps. Mais petit à petit, celle-ci a diminué surtout lorsque les machines pour les récoltes sont arrivées (moissonneuse-batteuse, machines pour ramasser le maïs). Autrefois, il y avait beaucoup d'entraide sur tout pour les récoltes car pour le travail de la terre elle-même, chacun faisait son travail. On s'aidait un peu pour planter les signes.

Il y avait beaucoup « d'oubrades » (travail fait en commun). On s'entraidait également pour les travaux communaux, pour l'entretien des routes. A l'époque, on ne payait pas l'entretien des routes. On le faisait soi-même (fauchage, curage des fossés...). Chaque agriculteur avait un tronçon à faire et l'entretenait au cours de l'année. Ils faisaient les « gatetche » (saignée) sur les routes pour dévier l'eau vers les fossés. Les « oubrades » ont continué à travers le temps. Le 1^{er} terrain de basket a été fait par les jeunes du village. Les jeunes avaient proposé de créer une salle couverte pour jouer au basket et avaient un arrangement avec la municipalité. Cette dernière faisait un emprunt pour financer la charpente métallique et les jeunes faisaient les travaux. L'arrangement a fonctionné et les jeunes ont même pu rembourser l'emprunt grâce à l'argent récolté pendant les fêtes !

Saint-Girons, pendant la guerre 39/45

On ne peut transcrire ici l'émotion de tous les habitants de Saint-Girons et d'ailleurs. Tout le monde était perturbé avec le départ des hommes sous les drapeaux et la réquisition des chevaux comme à la Guerre 14-18. Malgré ça, la vie a continué et les travaux des champs aussi avec une entraide plus constante. On a assisté à la débâcle. Certains de nos hommes ont réussi à ne pas être prisonniers tandis que d'autres sont restés par là jusqu'en 45.

Alors à Saint-Girons, l'abbé Candau organisait de petites séances récréatives où les jeunes filles jouaient des pièces de théâtre. Les entrées, lors de la représentation, étaient payantes et cet argent était utilisé pour envoyer des

colis aux prisonniers. Il y avait aussi comme distraction du cinéma muet le dimanche soir sous le porche de l'Église. C'était également l'abbé Candau qui s'était procuré cet appareil et nous avait appris à le faire fonctionner. Nous allions à Saint-Boès en vélo au presbytère pour échanger les films. Il y avait souvent salle comble : 5 francs l'entrée ! Est enfin arrivé l'armistice qui nous a retourné nos prisonniers, qui nous a permis de reprendre notre vie d'antan avec nos fêtes patronales et le retour de son instituteur.

L'instituteur de Saint-Girons et son école !

Saint-Girons était à l'époque un village bien vivant avec sa quarantaine d'écoliers, des plus petits aux plus grands, quelques enfants de l'assistance publique mais aussi des villages avoisinants car les déplacements, c'était à pied avec les sabots de bois. Nous avions des fabricants de sabots sur le village et au village voisin. On allait leur rendre visite régulièrement.



Les quartiers contigus venaient à l'école de Saint-Girons.

L'instituteur était un homme très important dans le village. De par sa fonction, il a beaucoup marqué le village et en a inspiré plus d'un. Lorsqu'il y avait de gros travaux à réaliser sur la commune, il invitait les gens à venir participer et lui-même mettait la main à la pâte au lieu de regarder les autres faire. C'est lui qui donnait cet état d'esprit car c'était quelqu'un de très volontaire.

Monsieur Petrial a été l'instituteur de Saint-Girons avant de devenir Maire (fonction qu'il a prise lorsqu'il était à la retraite) mais il a aussi occupé

les fonctions de secrétaire de mairie. C'était un instituteur très dur car il souhaitait que ses élèves aient de l'instruction et obtiennent le certificat d'étude. Il lui arrivait de casser des règles en bois sur la tête des élèves, il tirait les oreilles jusqu'à faire saigner, il tirait les petits cheveux situés juste à côté des oreilles, vous savez là où ça fait bien mal. . . maintenant, cela ne se passerait pas ainsi ! Certes, il était, peut-être dur, mais il avait envie que les jeunes apprennent et s'en sortent dans la vie.

Les enfants arrivaient à l'école en ne sachant pas parler le français couramment. Ils parlaient plutôt le patois mais certains étaient « polyglottes » et parlaient les 2.

La grande préoccupation de l'instituteur était donc que les enfants aient leur certificat d'étude, vous l'aurez compris. Mais parfois, certains avaient du mal à apprendre. D'ailleurs, il avait attribué 1 surnom à 2 élèves : le 1^{er} c'était « le roi des ânes » et le 2nd « le vice-roi des ânes ». En matière de surnom, on ne pouvait pas mieux faire ! Et pourtant, il faut savoir que ces 2 jeunes se sont très bien débrouillés dans la vie...

Saint-Girons et les marchés

Pendant la guerre de 39/45, l'un des deux jeunes dont nous avons parlé précédemment, faisait du transport avec une charrette légère attelée à une mule. Il portait les cochons au marché d'Orthez. Il y avait aussi un car qui passait pour aller au marché. Ce car partait depuis Kabas puis Ossages et arrivait à Saint-Girons. Ce car transportait des passagers et avait une impériale garnie de paniers de poules et poulets, et également de légumes. Il tirait une remorque pour transporter les bestiaux. Il était bien souvent complet, surtout la remorque, et il était donc obligé de faire plusieurs allers-retours. Il faut savoir que le marché au cochon était très tôt et bien évidemment, le car passait trop tard. Du coup, pour aller au marché aux cochons et être sûr d'être à l'heure, on s'adressait au jeune homme. Il arrivait de temps à autre que la mule refuse d'avancer et il fallait donc attendre que Madame soit prête et daigne repartir.

Pour vendre les vaches et bovillons au marché, il n'était pas rare qu'on parte à pied depuis Saint-Girons pour aller jusqu'au marché d'Orthez ou au marché d'Amou. Il fallait compter 2 bonnes heures de marche voire 2h30. Le foirail était plein de bestiaux. On se rendait également au marché pour échanger des bœufs et des bovillons qui étaient utilisés pour les travaux agricoles (labourer) car il n'y avait pas de tracteurs (ils sont arrivés bien plus tard, dans les années 50).

Il y avait aussi le marché à volailles d'Orthez et de Kabas ! Certains Saint-Gironnais se rendaient au marché pour faire des affaires ! Déjà, à l'époque, ils avaient le sens du commerce. En effet, lorsqu'ils se rendaient au marché, ils faisaient le tour de tous les producteurs de volailles et achetaient les volailles à de très bas prix (ils tiraient les prix au maximum) pour pouvoir les revendre ensuite aux grossistes qui se trouvaient sur le marché ! Ils se gagnaient la pièce comme ça. D'autres encore faisaient le tour des fermes du village à vélo pour acheter des œufs aux fermiers qu'ils revendaient par la suite au marché.

Les fêtes à Saint-Girons !

Les jeunes qui avaient fréquenté l'école, devenus adultes, participaient alors au basket, aux quilles de neuf, aux cartes et même mangeaient une omelette le dimanche soir au bistrot. Nous avions 3 bistrots à Saint-Girons et licence IV s'il vous plaît dont 2 possédaient un quillé (quille de neuf) avec la grosse boule mais elle ne pesait pas lourd aux bras de nos « pique talosses » car c'était du matin au soir qu'ils remuaient du poids soit avec la fourche, la pelle, la hache, le marteau et faisaient aller la faux toute la journée bien souvent.

La principale distraction des habitants était de se retrouver le dimanche au bistrot pour jouer aux quilles de 9 et jouer aux cartes. Il arrivait souvent que certains, n'ayant pas de vin chez eux, boivent le coup et se prennent une

belle cuite ! Des fois, il y avait des bagarres ! C'était une façon de s'amuser. Il y avait beaucoup plus de convivialité que maintenant.

Il y avait 3 bistrotts à Saint-Girons qui ont marché jusque dans le début des années 60

- Le bistrot des grands-parents de Mme Petriat/Chanard (où il y avait un jeu de quilles de 9)
- Bar au carrefour du Cyrille (jeu de quille de 9). C'est ce qu'on appelle les plantiers de 9 ou en patois Lou Quillé
- Un bistrot « au bain » chemin de l'Arriqan. C'était un établissement thermal. D'ailleurs, autrefois, Saint-Girons s'appelait Saint-Girons-les-Bains. Jeannot se souvient que ses cousins parisiens venaient faire leur cure thermique à Saint-Girons. Il y avait un docteur à Orthez, le docteur Tachoire, qui avait le don de canaliser quelqu'un qui souffrait de rhumatisme et douleur et il l'envoyait aux thermes. Ce 3^{ème} bistrot était une « station balnéaire » où les rhumatisants venaient faire une cure. Ils devaient en être satisfaits puisqu'ils y revenaient les années suivantes. Nous avions régulièrement des courses landaises chez nos voisins alors il arrivait que les écarteurs reçoivent des « tumades » (sévères coups de cornes). Et bien où allaient-ils soigner leurs plaies ? « Ous baign d'é Sigirouns ». Bien sûr, ils en profitaient pour manger une omelette ou des tripes. Cela se traduisait bien souvent par une double cure. Nous voulions dire intérieure et extérieure car la vieille mastrouquette savait se procurer du bon petit blanc « Dou Loustalès ».

Les fêtes patronales avaient lieu le jour de la Saint Mathieu, le 21/09. Les fêtes étaient organisées sur 2 jours le dimanche et le lundi. Il n'y avait pas de festivité le samedi à l'époque. Pour ne pas faire de jaloux car il y avait de la concurrence entre les 2 bistrotts (celui de la famille Petriat/Chanard et celui de chez Cyrille), une année après l'autre, on faisait un jour chez l'un un jour chez l'autre. Le dimanche par exemple chez Cyrille et le lundi au bain. L'année suivante, le dimanche, c'était au bistrot Petriat/Chanard et le lundi au

bain. Les fêtes patronales changeaient chaque année de bistrot pour ceux situés en haut du village mais le lundi matin, c'était le bal au bain. Oui la fête locale commençait le dimanche matin après la messe pour se terminer le lundi soir. Il n'y avait pas de sonorisation mais une bonne trompette, saxo, accordéon, grosse caisse et tout le monde dansait. Il n'y manquait pas d'entrain.

C'était les jeunes de la classe qui se chargeaient de l'organisation et des frais de la fête. Il était de coutume qu'ils invitaient les commerçants à venir boire un coup « au barricot pour obtenir une pièce ». Un de jeu quille de six était organisé. Une année, cela avait été un tir à la carabine. Exceptionnellement un marchand de bois avait organisé une course landaise sur le terrain de basket.

Jeannot est rentré du régiment le jour de la St Innocents (guerre d'Algérie) le 28/12 en 1959 et à partir des années 60 - 61 - 62, il y avait un groupement à St-Girons, les anciens d'Algérie. Ils étaient 10. Les 3 premiers banquets de cette association avaient lieu aux bains de St-Girons avec la participation du Père Cassou, qui était en quelque sorte le parrain du groupement. Puis, dans les années 61/62, il a été réformé, en revenant d'Algérie mais il a gardé à l'esprit la convivialité du méchoui. Il a été le premier avec Georges Dussarps "au casse soulet", à mettre en place un méchoui. Mais avant de le mettre en place, ils en avaient parlé à Monsieur Petriat leur instituteur, qui n'était pas vraiment emballé par leur idée. Pourtant, un jour, pendant la fête du basket de Ramous, celui-ci gagna la bourriche! Il venait de gagner un mouton! Mais qu'allait-il faire de ce lot bien encombrant? Il en parla alors à son entourage et à Jeannot. Jeannot lui suggéra de faire un méchoui pour le 14 juillet! Pour Jeannot, il s'agissait d'une boutade. Et bien figurez-vous que l'idée a fait son chemin dans l'esprit de Monsieur Petriat et c'est pour cette raison, que des méchouis ont été organisés le samedi, méchouis rappelant des petits souvenirs heureux d'Algérie. Finalement, ils étaient en quelque sorte un peu les précurseurs de la journée festive du samedi.

Les 3 premières années, les méchouis rassemblèrent environ une soixantaine de personnes, puis 3 ans après au moins 150 convives. Ce n'était plus un mouton mais 3 qu'il fallait tuer! Ça avait fait une grande esbroufe! Ces méchouis étaient organisés au "casse-soulet" (chêne seul). Ils avaient choisi cet endroit car le cadre s'y prêtait bien. Le terrain appartenait à Jean Pourtau (un employé du Grand-père de Jeannot). Avant de faire le méchoui, il fallait nettoyer le terrain (les ronces, arranger le bois...) dans le but d'installer ensuite les tables. Avec son tracteur à essence et une petite remorque fabriquée "maison", Jeannot et quelques camarades ont aplani l'endroit, enlevé tous les déchets verts, et porté les tables. Ces manifestations ont pris beaucoup d'ampleur! Ils étaient un peu victimes de leur succès, de leur innovation. Après, tous les villages aux alentours ont fait des méchouis.

Jeannot se rappelle avec nostalgie qu'il avait fait des supports et des manivelles, des broches pour enfiler 2 moutons sur le brasier avec des buches (brasier fait le matin à 5h du mat). Il faut savoir que le méchoui (l'installation, la préparation, la cuisson) prenait du temps et il fallait donc des volontaires! Et, comme vous l'aurez certainement deviné, le seul moyen d'avoir un peu d'aide était de proposer un casse-croûte! Ah là, là, ce fameux casse-croûte! Il en a déplacé du monde! Le casse-croûte était souvent fait avec des entrecôtes! C'est pas mal pour un casse-croûte, non? Vous ne croyez pas?

Le Basket à Saint-Girons !

Jeannot se souvient non sans émotion que ce qui l'a marqué à l'époque, c'était l'activité du village. Malgré qu'ils aient eu un instituteur très dur, il les a initiés au sport notamment le basket! Où St-Girons a excellé. Cela a permis à Jeannot de connaître de nombreux villages et de vivre de grands



moments, qui sans le basket, il doit l'avouer, il n'aurait peut-être pas connus.

Comme Saint-Girons était un petit village, il n'était pas rare que des joueurs de villages voisins viennent jouer avec nous. Il y avait une très bonne ambiance. Nous avons connu des petits clubs à l'échelle départementale tels que : USO Orthez, Elan Orthez, Bonnut, Salespisse, Ramous...

Saint-Girons a été champion à plusieurs reprises et nous avons été finalistes en Aquitaine.

Les professions à Saint-Girons

Outre l'agriculture, à Saint-Girons, pendant la guerre 14/18, on pouvait trouver aussi un arracheur de dent appelé aujourd'hui dentiste ! Il s'agissait du père de Madame Dartiquelongue, belle-mère de Monsieur Petriat.

Il y avait aussi des résiniers. Le père Dartiquelongue, originaire du Maransin, était résinier et il avait 2 ouvriers. Il allait dans les forêts de pins et faisait des saignées dans les troncs. Il fixait au bout de ces saignées des pots afin de recueillir la résine du pin. Ces pots étaient vidés dans une sorte de caisse en bois qu'il posait sur sa tête pour la transporter jusqu'aux fûts où il versait la résine recueillie. Ces fûts, chargés sur une charrette, tirée par un mulet, étaient stockés en haut du village pour être repris par une usine qui venait chercher cette « gemme » et la transformait en essence de térébenthine ou autre.

À Lagelouze, il y avait un homme assez ancien qui avait occupé un certain temps les fonctions de secrétaire de mairie. Pour la vie quotidienne, il était aidé de la famille Guichemerre d'Ossages « au Féoulet ». La famille Guichemerre s'occupait d'un enfant de l'assistance. Elle confiait régulièrement à ce jeune une gamelle qu'il devait amener au secrétaire de mairie. Et un jour, il y eut un accident ! La gamelle est tombée et s'est renversée ! À la hâte, ni vu ni connu, avec l'aide de Marc Hillotte qui passait par là pour aller à l'école de Saint-Girons (il habitait Ossages), ils ramassèrent la gamelle et l'apportèrent

fièrement et comme si de rien n'était « au petit vieux ». L'anecdote ne nous dit pas si le secrétaire de mairie a mangé sa gamelle et des cailloux ce jour-là !

Saint-Girons c'est aussi sa forge !

Pendant la Guerre, Jeannot aidait son grand-père Jules car son papa Robert était mobilisé. Le Grand-père toussait beaucoup et crachait ses poumons mais malgré tout, il a continué et maintenu l'activité de la forge pendant l'absence de son fils Robert. Il était très courageux ! C'était un forgeron très adroit et très renommé pour sa technique de trempage de l'acier pour faire des couteaux ! des couteaux à cochon ! La lame était parfaite et la coupe précise ! Il faisait également des serpes et des coutèles (pour couper les branches). Ses initiales JD étaient gravées sur les couteaux.

À la forge, Jules, le grand-père de Jeannot fabriquait aussi des portails. Les portails de Saint-Girons ont la particularité d'avoir une fleur de Lys car Jules était royaliste ! La tradition se perpétue encore aujourd'hui grâce à Jeannot et il n'est pas rare de voir des portails à Saint-Girons et dans d'autres communes avec la fleur de Lys et les « armoiries » de la forge JD.

Le grand-père de Jeannot est né le 01/01/1881. En réalité, ses parents avaient eu un autre enfant la même année. Pour ne pas être tributaire de 2 futurs soldats qui partaient la même année à la guerre, ils l'avaient déclaré le 01/01/1881 alors qu'en réalité, il était né au mois de décembre 1880.

Il y avait beaucoup de travail dans la ferronnerie. Ils travaillaient beaucoup pour le monde agricole, qui n'avait pas beaucoup d'argent car ils étaient tributaires du métayage et du fermage. En général, les forgerons étaient payés en fin d'année. De ce fait, ils étaient contents quand il y avait des constructions nouvelles car ils avaient de nouvelles commandes de portails, de grilles (grilles de défense pour les fenêtres), de balcons...

La forge est toujours à Saint-Girons. Son activité est très réduite mais son âme est restée. La forge est comme un musée dans lequel vous pouvez retrouver des objets anciens qui servaient à faire la ferronnerie : les formes,

l'astragale (qui sert à faire des liens reliant 2 pièces de fer entre elles. Cela permet de faire une belle soudure à l'arc et de camoufler), le marteau pilon. . . .

Jeannot a également évoqué l'histoire du « Kaou du Bigne ». « Kaou » signifie le forgeron, « Bigne » endroit où il y a beaucoup d'osiers. Le « Kaou du Bigne » est situé à la patte d'oie qui est au calvaire au croisement de la route d'Orthez, d'Ossages et de l'Eglise. La maison, située à cet endroit, appartient à la famille Fringan. A l'époque, Jules, le grand-père de Jeannot, venant de Bonnut, s'était installé là comme forgeron, dans une petite cabane en métal et bois. C'était sa première forge. La forge du Kaou du Bigne. Puis il la déménagea à l'endroit où vit actuellement Jeannot. Un parisien, qui venait alors habiter à Saint-Girons, choisit de donner le nom du « Kaou du Bigne » à la maison, qu'il venait d'acquérir, située au Cyrille (au carrefour du chemin de Prince, de la route de Baigts, de la Route d'Ossages et de la route d'Orthez) ! Quel sacrilège ! Attribuer le nom du Kaou du Bigne à cette maison alors que rien ne liait cette demeure à l'histoire de la Forge ! Jeannot ne nous a pas caché que cette histoire l'avait profondément touché et contrarié à l'époque.

Que serait un village sans son Eglise ?

Vous ne le savez peut-être pas mais autrefois, l'Eglise se situait à côté du cimetière au niveau de l'arrondi du mur du cimetière. Le chemin la desservant n'étant pas très pratique, le père Lasserre proposa de l'ériger sur la place (à l'endroit où elle se trouve actuellement). En accord avec l'évêque de Bayonne (Monseigneur Dasbros) le sous-préfet et le Maire, Monsieur Puyoo, l'Eglise fut reconstruite au centre du bourg en 1822 ! Pour la petite histoire, le Maire aurait bien voulu remonter le cimetière sur la place mais le conseil municipal de l'époque s'y était opposé.

Pendant la guerre de 39/45, les enfants du catéchisme ont participé aux travaux de rénovation de l'église en arrachant le carrelage. Le prêtre Candau avait trouvé un carreleur pour refaire le sol. Le carrelage était en carreaux de ciment fleuri. Le carrelage venait d'Orthez. Le carrelage est encore dans l'église

aujourd'hui. Vous pourrez l'apercevoir en regardant l'allée centrale qui mène au chœur de l'Église. Pour le chœur, le prêtre avait réussi à trouver de petits carreaux de grès, carreaux très solides qui sont toujours présents dans l'Église.

Il reste encore un mystère autour de Saint-Girons. En effet, il paraîtrait que Saint-Girons était un village landais autrefois... Nous n'avons jamais trouvé de document en ce sens mais nous savons que Saint-Girons appartenait autrefois au diocèse de Dax et que Saint-Girons serait venu d'Hagetmau dans les Landes... Ceci expliquerait peut-être cette mystérieuse rumeur...